

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Première partie.

DE LA RÉVÉLATION ET DES CARACTÈRES D'AUTHENTICITÉ ET DE VÉRITÉ DES TITRES PRIMITIFS QUI EN CONSTATENT L'EXISTENCE.

Nous avons les oracles des prophètes, dont la certitude est plus affirmée, et auxquels vous faites bien d'être attentifs...; car ce n'a point été par la volonté des hommes que les prophéties nous ont été anciennement apportées, mais qu'elles ont été par le mouvement du S.-Esprit que les saints hommes de Dieu ont parlé.

(II Pierre, I, 19, 21.)

De toutes les matières qui touchent intimement à la religion, il n'en est aucune qui soit d'un aussi grand intérêt que l'intégrité du corps des divines Écritures. Tout est uni, lié, parfaitement soutenu, dans la religion; les vérités les plus sublimes, les plus abstraites comme les plus simples, qu'elle nous enseigne, se tiennent les unes aux autres par des liens indissolubles. Tout y est digne de la majesté de l'Être suprême; tout s'y trouve assorti aux besoins de l'homme. L'existence et la souveraine perfection de Dieu, la manifestation de ses attributs, la divinité, l'inspiration, la certitude, l'authenticité des titres sacrés et leur intégrité, la conservation de ces monuments primordiaux du culte religieux, en un mot, le dogme et la morale d'où découlent tous nos devoirs par rapport à Dieu, rémunérateur de la vertu et vengeur du crime: tout cela forme une chaîne qu'on ne peut rompre sans ébranler et saper la révélation divine par ses fondements.

S'il est incontestable que les hommes ont des devoirs à remplir envers l'Être suprême, il leur importe infiniment de connaître leur principe et leur fin, ainsi que la manière dont ce souverain Maître de la nature veut être servi. Sans cette connaissance ils ne sauraient s'acquitter dignement de tout ce qu'ils doivent à l'auteur de leur existence. Mais la Divinité s'est-elle manifestée aux hommes pour leur déclarer ses volontés? Cette révélation a-t-elle été et est-elle encore revêtue de toutes les marques de certitude que nous puissions raisonnablement exiger? La Providence nous a-t-elle enfin ménagé des voies pour nous conserver sans altération les mêmes doctrines, les mêmes lois révélées anciennement à nos pères?

Ces questions qu'on ne peut trop méditer, ni trop approfondir, dépendent étroitement de l'intégrité et de l'authenticité des monuments de la révélation divine, consignés dans les saintes Écritures.

Nos considérations sur la pureté du jexite primitif

des livres de l'Ancien Testament serviroient d'appui à ces questions intéressantes. Si l'homme a des devoirs indispensables par rapport à l'auteur de tous les êtres; si Dieu les lui a manifestés, ce serait faire outrage à sa sagesse et à sa bonté de prétendre qu'il ne lui a point laissé dans toute sa conservation le dépôt des titres de son culte.

Pour donner plus de poids aux différentes remarques qui nous occupent dans ces considérations et qui concourent toutes à assurer la vérité et l'authenticité des monuments de notre foi, tentons de poser d'abord quelques principes analogues à la nécessité de la révélation. Essayons aussi d'en constater l'existence, en établissant l'autorité de ces titres primordiaux par certains caractères frappants de vérité et de divinité qui en sont inséparables. Les bornes que nous devons nécessairement nous prescrire dans ce discours ne permettent pas de discuter cette matière selon toute l'étendue qu'elle est susceptible: ainsi nous ne nous attacherons qu'à des vues générales, en nous appesantissant le moins qu'il nous sera possible. C'est un préliminaire d'où nous croyons devoir partir, afin de mettre sous un certain point de vue ce que nous avons supposé comme incontestable, ou que nous n'avons touché que rapidement dans nos mémoires sur l'intégrité du texte hébreu. De là nous passerons à l'objet et au plan de nos considérations.

CHAPITRE PREMIER.

De la révélation.

Les fausses lueurs d'une philosophie hautaine et toute présomptueuse ont tellement ébloui nos prétendus beaux esprits du siècle, elles les ont séduits jusqu'à tel point, que l'incrédulité et le libertinage font dans le sein même du christianisme des ravages affreux. La religion sainte gémit de ses pertes, sans en être abattue: la raison déshonorée par tant d'égarements réclame contre tous ces systèmes impies, qu'une philosophie audacieuse, perverse et libertine,

enfantent tous les jours. Il semble que nous sommes arrivés à ces temps déplorables dont parle l'Apôtre: *Dans lesquels les hommes, amateurs d'eux-mêmes, im- wies, enflés d'orgueil, ténébreux, ayant plus d'amour pour la volupté que pour Dieu, ne souffrirent pas même la saine doctrine. Ils fermeront l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des fables (I^{re} Epître de S. Paul à Timoth., III, 2, 4; IV, 5), et se laisseront emporter à tous les vents des opinions les plus monstrueuses.*

Rien n'inquiète, n'embarrasse et ne révolte davantage ces esprits indociles que la voix de la révélation, parce qu'elle les condamne et leur montre un avenir qui les trouble et les remplit d'effroi. *Leur mauvais cœur d'incrédulité les porte à se révolter contre le Dieu vivant (Epître aux Hébreux, III, 12).* Comme ils n'ont rien à espérer et tout à craindre d'une révélation, ils tâchent de la rendre suspecte ou d'en anéantir les grandes preuves. Le joug de la foi est un joug qui les importune et qu'ils ne peuvent supporter; aussi leurs premières attaques vont-elles directement contre les titres primitifs de notre culte, quoique marqués au coin de la divinité. Pour obscurcir l'éclat des divines Écritures, pour en avilir la grandeur et la majesté, qui en sont les propres caractères; pour faire paraître ces saints livres comme inutiles au genre humain, l'impie vante tantôt l'excellence de la raison; il s'élève ensuite avec fier et audace contre la nécessité d'une révélation divine. Tantôt elle dégrade cette raison humaine: elle tente d'en étouffer les plus vives lumières: enfin elle ne laisse à l'homme qu'une destinée pareille à celle des brutes. Quelque lumineux que soient les principes de notre croyance; tout bien appuyés qu'ils sont sur des fondements inébranlables; rien n'arrête les incrédules dans leur projet insensé. « Ils osent, dit un savant père de l'Eglise, ébranler l'esprit des hommes et le remplir de doutes par une malheureuse envie de contredire, quoique le dogme qu'ils s'efforcent d'affaiblir soit clair comme le jour et muni du sceau de la divinité. Ils ont le secret de revêtir d'une couleur de vraisemblance les preuves dont ils se servent pour soutenir ce qui est ouvertement faux, ce qui est un mensonge évident et manifeste (1). »

(1) « Quid est enim quod humana ingenia labefactare, dissolvere studio contradictionis, non audeant; quamvis illud quod infirmare moluntur sit parum, et liquidum, et veritatis obligatione munitum? Aut quid rursus asserere verisimilibus argumentis non queant, quamvis sit apertissime falsum, quamvis evidens manifestumque mendacium? » Arnobius, *Advers. gentes, lib. II, edit. Lugd. Batav. 1651, pag. 81, seq.*

Le grand objet de nos incrédules dogmatiques est de dénigrer la foi de nos pères et de nous laisser dans la plus profonde ignorance de ce qu'il nous importe le plus de savoir. Ils raisonnent sur tout et ne nous déclarent sur rien. Leurs ouvrages sont des liasses qui ressemblent à un libertinage toujours plus affreux, plus ouvert et plus déclaré. Un écrivain moderne en fournit entre autres un exemple bien frappant dans son *Système de la nature*, ouvrage de mépris et de ténacité, qui n'est qu'un tissu de mensonges et de principes, d'inconséquences, de contradictions perpé-

Sous quelque masque, sous quelque voile que se déguise l'incrédulité, tous ses raisonnements captieux,

tuelles (Voyez M. l'abbé Bergier, *Examen du matérialisme, ou Réfutation du Système de la nature, en deux vol. in-8^o, Paris 1771*). Moins modérés que les anciens sophistes dont ils ne sont que les abréviateurs, nos prétendus philosophes poussent bien plus loin la licence des pensées, tout ardente que fut la haine des premiers contre le christianisme naissant. S'ils louent quelque secte chrétienne, c'est toujours celle qui sympathise le plus avec le tolérantisme; et ils ne parlent qu'avec vénération des systèmes les plus impies. Ces apôtres de l'erreur et de la fable, toujours ridiculement fiers, prétendent faire le procès à tous les siècles, ils se disent les seuls capables d'éclairer l'univers: ils voudraient cependant détruire tous les titres de la société civile et religieuse. Tel est leur ton de la raison et de l'humanité. Tel est aussi l'usage que ces faux sages du siècle font du savoir et des talents pour le prétendu bonheur du genre humain.

Rien n'est plus familier à nos prétendus beaux esprits que de se plaindre que la philosophie n'a point encore fait assez de progrès dans l'Europe, pour arracher entièrement certains vieux préjugés sur la religion. Comme ils poussent perpétuellement leur fureur fanatique jusqu'à mettre au même rang la religion et la superstition, ils osent avancer que nos dogmes sacrés ont toujours perdu et perdront de leur crédit à raison des progrès des connaissances humaines. C'est ce qu'a soutenu feu milord Bolingbroke en parlant de *l'étude et de l'usage de l'histoire, vol. I, in-8^o, pag. 182 et 183*. Paradoxe qu'on trouve répété dans cent ouvrages de nos esprits fiers. Voyez entre autres la lettre de feu M. Boullanger à M. (Helvetius), qu'on lit à la tête de ses *Recherches sur l'origine du despotisme oriental, edit. de Londres 1763, pag. 9 et 12, et ses dissertations sur l'Élie et sur l'Éloé, avant-propos, passim*. Mais de très-savantes plumes des faits incontestables. On a montré d'une manière évidente que la religion seule a fait prospérer la raison et l'humanité; ce que les rois et les philosophes avoient tenté inutilement jusque-là. Jointe à la philosophie, elle l'a perfectionnée: elle a donné du ressort à l'âme, de la consistance aux systèmes grands ou utiles. C'est un fait que les sectes absurdes et barbares qui s'élevèrent même dès le commencement du christianisme ne firent que se montrer et disparaître, et que les gouvernements lui doivent incontestablement leur plus solide autorité. Si notre siècle avoit le malheur de perdre entièrement les lumières de la révélation, que deviendrions-nous? Supposons pour un instant que les princes qui nous gouvernent, que les magistrats, que les peuples n'eussent désormais d'autres principes de mœurs et de conduite que ceux qu'on trouve répandus dans cette foule d'ouvrages libertins, connus sous les titres de *Lettres familières, Lettres persanes, Lettres juives, Lettres péruviennes, Lettres chinoises, Lettres cabalistiques, L'histoire naturelle de l'âme, Le philosophe petit-maître, Lettres aux aveugles, L'Évangile de la raison, Prédic de l'Écclésiaste et du Cantique des cantiques com- menté par H. de Valmore, Le Pyrrhonisme du sage, De l'Esprit, Discours sur l'intégrité des hommes, L'Émile, Les Hours, L'Éternité du monde, Les princesses Malabares, Le Catéchisme d'un homme, Dictionnaire philosophique, Le coupable Mathieu, ou les Biographes de l'esprit humain, Le Philosophe mort, L'Antiquité dévoilée par ses usages, Le Despotisme oriental, L'Asiatisme tolérant, Contagion sacrée, Essai sur les préjugés, Le Christianisme dévoilé, Les trois Imposteurs, etc. etc. etc.*

C'en est bien assez; je ne cite pas la vingtième

tous ses artifices séduisants, tous ses détours tendent au même but. C'est d'anéantir la religion sainte, le seul appui du trône et de toute législation sociale. Mais les erreurs, les schismes, les hérésies, les

partie de ces écrits de ténébreux, où la fausse philosophie ne cesse de semer ses traits d'impudicité et de libertinage. Dans toutes ces malheureuses productions le même poison est insinué sous mille formes différentes. A entendre ces maîtres de l'erreur, ces apostats volontaires de la vérité, la révélation n'est qu'un fanatisme, et la religion chrétienne qu'une fable; les biens qu'elle nous promet après cette vie sont des chimères. Les livres saints, ces livres si respectables par leur antiquité et qui portent tant de caractères de vérité, ne sont qu'un tissu d'impostures et des livres de mensonge, écrits par des hommes trompeurs, qui depuis quatre mille ans abusent de la crédulité des hommes: en un mot, il n'y a point de Dieu. Chrétiens, renversez donc vos temples, brisez vos autels; puisqu'il n'y a rien à espérer dans un autre monde: vous n'avez plus de devoirs: ceux du culte extérieur ne sont qu'un esclavage sacré, inventé par la politique, affermi par la superstition.

En suivant des principes si abominables, l'humanité en serait-elle plus respectée? Les gouvernements auraient-ils plus de consistance? Les peuples en seraient-ils plus tranquilles? Hélas, où en serions-nous réduits? Les leçons de l'impudicité ne peuvent que remplir la terre de forfaits, d'abominations et d'horreurs. Et comment s'y prendraient nos incrédules pour arrêter tant de maux, eux qui veulent anéantir une religion qui réprime efficacement tous les désordres, qui a remédié à tout? Ils parlent sans cesse de liberté, de modération, d'humanité, de bienveillance, comme l'observe très-bien M. l'archevêque de Paris dans un de ses mandemens contre nos prétendus philosophes. Mais ne devraient-ils pas sentir qu'en se refusant aux démonstrations les plus sensibles des faits de la révélation, et qu'en détruisant les principes de la religion, ils sapent les fondemens de toutes ces vertus? Ils se récrient contre les temps barbares, où la philosophie se contentait, disent-ils, de ternes sans idées, d'expressions sans objets, et ils admettent des systèmes où l'on substitue des chimères aux plus grandes vérités. Sous le voile de la philosophie et de l'humanité, ils cherchent à arracher toute crainte aux puissants et toute consolation aux malheureux. Toujours avides de nouveautés, crédules à l'excès sur des relations frivoles pour en tirer quelque objection méprisante contre les vérités révélées, ils allient une facilité extrême à recevoir une multitude d'hypothèses les plus absurdes, et une opposition presque invincible à se soumettre au joug de la foi. Est-ce donc que les talents et le savoir seraient la cause de tant d'impudicités, de tant d'absurdités monstrueuses qui infectent les écrits de nos prétendus philosophes? Non, ce n'est qu'à l'ignorance et aux passions humaines qu'on doit s'en prendre de ces erreurs. La vraie science marche toujours d'accord avec la révélation. Plus on a fait de progrès dans l'étude des sciences naturelles et morales, plus aussi on a répandu de nouvelles lumières sur les preuves de la religion. C'est donc dans toute autre source que dans l'accroissement de nos connaissances qu'il faut chercher la cause de tant d'excès qui déshonorent l'esprit humain. Ce libertinage d'esprit est nécessairement lié au libertinage des mœurs. Plus l'homme de lettres se distinguera par ses vertus et par ses mœurs, plus encore paraîtra-t-il plein de respect pour la religion (Voyez le discours de M. Warburton touchant l'influence que les sciences ont sur la révélation; y r le même, tome II; Journal britannique par M. Maty, septembre, etc., 1755, tom. XVI, pag. 61 et suivantes).

efforts du libertinage luttent en vain contre cette religion: ils ne sauraient ravir ses conquêtes. La Divinité a fixé des limites (1) immuables aux coupables efforts de ces hommes superbes et impies: elle soutiendra son propre ouvrage, dont les fondemens établis sont posés sur les montagnes saintes (Psaume LXXXVI, dans l'héb. LXXXVII, 1).

La religion chrétienne est certainement le plus grand don, le bienfait le plus précieux que Dieu ait pu faire aux hommes. Comme cette religion a pour base la révélation déposée dans les livres saints de l'Ancien Testament, il importe beaucoup de s'assurer de la certitude et de la vérité des oracles qui sont les fondemens des magnifiques promesses de Jésus-Christ; de défendre l'intégrité de ces oracles contre les impies qui osent l'attaquer, et de la mettre à couvert d'une critique contentieuse et ténébreuse.

Si l'univers n'est point l'effet du hasard ou d'une nature aveugle; s'il est de toute éternité des lois immuables qui différencient essentiellement le bien du mal moral, le juste de l'injuste; s'il y a une Divinité, auteur de tout ce qui existe, et que l'être qui pense en nous n'ait rien de commun avec la matière; le souverain Maître de l'univers aura dû tout diriger à certaines fins constantes et régulières: l'homme aura par conséquent quelque destination dans ce monde comme dans une autre vie. Dieu étant infini par son essence, présent partout, invariable, subsistant par lui-même indépendamment de tout autre être, le principe et la fin de toutes choses, doué d'une puissance et d'une sagesse sans bornes, infiniment libre, bon et juste; toutes les créatures devront se gouverner conformément aux règles éternelles de la raison de ce souverain Maître: tout devra plier sous la volonté réelle et très-marquée de ce Créateur intelligent, sage et bon; puisque c'est à lui que tout ce qui existe hors de lui, rapporte originellement son existence.

De ces vérités démontrées dans une foule d'excellents écrits sur la religion, tant naturelle que révélée, il résulte nécessairement que l'homme a des devoirs à remplir envers la Divinité. Il est l'ouvrage de Dieu: il tient tout de cet Etre suprême; aussi ses devoirs sont-ils la condition essentielle et la loi de son existence, le titre fondamental de sa vie.

Mais qui a ouvert le sanctuaire de la vérité pour montrer à l'homme toute l'étendue de ses devoirs par rapport à Dieu? Serait-ce l'homme lui-même, qui aurait tiré ces notions de son propre fonds; ou lui fallait-il une lumière supérieure, qui guidât ses pas chancelans, dans une recherche si importante, qui l'instruît de la loi de Dieu et des desseins de la Divinité sur lui? Il n'y avait que ces deux voies pour découvrir la véritable nature du culte que Dieu exige de l'homme.

Cependant l'expérience de tous les temps, les va-

(1) Usque huc venies, et non procedas amplius. Et hic confringes tumentes fluctus tuos. Job, XXXVIII, 11.

riations, les incertitudes, les contradictions; en un mot, l'histoire des erreurs du genre humain relativement à la religion, n'ont fait que trop sentir que, dans l'état présent des choses, l'homme, asservi à ses passions et abandonné à lui seul, ne pouvait s'assurer pleinement de tout ce qu'il doit à l'auteur de son être.

L'incrédule libertin qui prend un vif intérêt à fuir la lumière, et qui finit par l'athéisme de cœur, en consumant ses jours par ses propres crimes; cet incrédule, dis-je, aura beau consulter tous les peuples anciens et modernes, dont la religion n'est point fondée sur une révélation divine; en vain discernera-t-il les lois et les dogmes que ces nations ont toutes reçus, et regardera-t-il les doctrines et les préceptes qu'elles ont toutes adoptés comme le code de la véritable religion; quelques recherches qu'il fasse, quelque lumière qu'il puise dans la philosophie la plus épurée de l'antiquité profane, ni la croyance de ces peuples, ni le code de leurs lois ne sauraient lui développer toute l'étendue des hommages que Dieu veut qu'on lui rende. Il n'y découvrira pas davantage le vrai moyen de pouvoir réconcilier l'homme pécheur avec la Divinité offensée.

En convenant que l'homme doit honorer l'Etre suprême, l'ennemi de la révélation s'égare aussitôt après avoir posé un principe si lumineux. Il part d'une vérité certaine et évidente, sans en suivre les conséquences nécessaires. La suffisance de la raison humaine en fait de religion est le grand argument du déiste pour combattre la nécessité d'une révélation divine. Il est vrai qu'en créant l'homme, Dieu l'a favorisé du don de la droite raison et a gravé dans le fond de son cœur une loi impérissable. Mais cette raison pouvait-elle jamais lui découvrir les volontés libres de l'Etre suprême? Est-elle même et a-t-elle toujours été aussi pure, aussi saine, aussi droite qu'il l'a reçue d'abord de son créateur? Les erreurs des hommes de tous les temps, comme de tous les lieux démentent cette assertion. Une funeste et malheureuse expérience prouve abondamment que la nature humaine est beaucoup déclinée de sa constitution primitive, et qu'elle est dans une dépravation étonnante. Ainsi, quelque cause que l'on assigne de l'ignorance de nos devoirs et de la corruption de nos mœurs; soit qu'on en cherche l'origine (qui est la seule véritable) dans la désobéissance du chef du genre humain aux lois de son Dieu; soit qu'on la fasse venir de la violence de nos passions, le déiste est forcé d'avouer que la raison humaine est incapable de connaître d'elle-même, sans le secours d'une lumière supérieure, toute l'étendue de ce que la loi naturelle nous impose.

Où enfin a-t-elle conduit l'homme, cette même raison (1)? Quel système lumineux et entièrement

(1) Le trop fameux Bayle, qu'on n'a osé citer point assurément d'avoir pensé avec timidité, ce fier partisan de la raison avoue cependant, qu'elle n'est propre qu'à brouter tout, qu'à faire douter de tout.

assorti à nos désirs et à notre nature, a-t-elle jamais produit? Repassez toutes les opinions hypothétiques de nos prétendus philosophes anciens et modernes, vous n'y trouverez rien de fixe ni rien d'assuré.

A force de s'envelopper dans mille détours, pour mieux se dérober au joug de la foi qui dirigerait et perfectionnerait sa raison, l'apologiste de l'incrédulité s'engage insensiblement dans un dédale immense, qui ne lui offre aucune issue. Plus il s'obstine à percer, sans le flambeau de la révélation, les profondeurs de son être et de la Divinité, plus aussi ses écarts sont marqués par des chutes funestes. Accablé sous le poids de ses doutes, de ses incertitudes, il se perd, il se confond; et ce qui est le comble de ses égarements, incapable de ramener ses regards sur lui-même, il n'aperçoit plus cette chaîne immense de devoirs qui le lient d'un côté à l'auteur de son existence, de l'autre à l'univers où il est placé. *Eternel, que tes œuvres sont grandes! Que tes pensées sont profondes! L'homme stupide ne les connaît point; l'homme insensé n'en a point l'intelligence* (Ps. XCI, hebr. XCII, 6, 7).

Voilà à quoi aboutissent les grands efforts de nos faux sages du siècle. Ils veulent tout sonder, tout approfondir en matière de morale et de religion, sans laisser guider leurs lumières naturelles par celui qui en est l'auteur. Toujours inquiets, toujours irrésolus, ils imaginent mille hypothèses pour faire disparaître cette religion révélée dont la loi naturelle est la base et le fondement. Aussi tous leurs systèmes, la honte de l'esprit humain, sont-ils une preuve frappante de leur faiblesse extrême. Entraînés par les préjugés ou par les passions, ils tombent d'une illusion dans une autre, et ne raisonnent jamais moins que lorsqu'ils décident le plus. Mais d'accord entre eux sur les fondemens de la doctrine incrédu-

Elle n'a pas plus tôt bâti un ouvrage, qu'elle vous montre, dit-il, les moyens de le ruiner. C'est une véritable Pénélope qui, pendant la nuit, défait la toile qu'elle avait faite pendant le jour. Ainsi le meilleur usage qu'on puisse faire de la philosophie, est de connaître qu'elle est une voie d'égarément; et que nous devons chercher un autre guide, qui est la lumière révélée. *Diction. histor. et critique, art. Bunel, tom. I, pag. 707, col 2 édit. de Bâle, 1741.*

Orgueilleuse raison! tu senties mal tes droits,
 O Païble reine, crois-tu nous prescrire des lois?
 A quelque favori toujours abandonnée,
 Tu lui laisses le don de notre destinée.
 A qui donc se réduit ton pouvoir si vanté?
 De tes dures leçons quelle est l'utilité?
 Tu veux que du plaisir nous redoublions les charmes;
 Mais pour en triompher nous devons t'en desarmes.
 Ta voix sur nos défauts nous force à réfléchir;
 Mais que peut ton secours pour nous en affranchir?
 De reproches amers en vain tu nous accables;
 Sans nous rendre meilleurs, tu nous rends misérables.
 Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans cesse offrir,
 Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
 Tu sais justifier nos différens caprices,
 Et du nom de vertu tu décores nos vices

Pope, *Essai sur l'homme*, traduit de l'angl. par M. de Resnel. *Œuvres diverses*, tom. III. A Amsterdam, etc. 1767. Ep. II, pag. 117 et suiv.

prétendent substituer aux préceptes dogmatiques et moraux de la révélation divine (1), ils n'ont pu encore trouver quelque enseignement assorti à la nature de l'homme. Eh ! comment l'eussent-ils pu découvrir, cet enseignement, puisque tous leurs systèmes sur la religion et la morale ne sont au fond qu'un amas informe de principes séparés et bizarres, un tissu de paradoxes qui se détruisent réciproquement, donnent une ample carrière au libertinage, conduisent enfin à un vrai athéisme (2) ?

Ces faux sages, ces prétendus législateurs de la société vous annoncent qu'ils vont traiter dans leurs écrits des vérités les plus grandes, les plus dignes de l'homme; mais y trouvez-vous la raison d'un philosophe (3) ? Les systèmes dogmatiques de nos

(1) Voyez *Lettres Flamandes, ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle. A Lille, 1755, passim. A Vigne of the principal deistical Writers, etc., ou analyse des principaux écrits déistes, qui ont paru en Angleterre dans le siècle passé et dans celui-ci, avec des observations sur leurs ouvrages, et une idée des réponses qu'on y a faites; par J. Leland. Dr. en T. Londres, 1754, in 8. tom. I. Journal Briannique par M. Maty, janvier, etc., 1755, tom. XVI, pag. 155 et suivantes.*

(2) Voyez P. M. Antonio Valsecchi, *Dei fondamenti della Religione e dei fonti dell' impietà, lib. I, part. I, cap. 2, segg.*, pag. 13, segg.; part. II, cap. 1, segg., p. 195, segg., ed. 2, et *Padova, 1797, M. l'abbé Bergier, Examen du Matérialisme, ou Réfutation du Système de la Nature, tom. I, ch. 17, § 7, pag. 190 et suiv., tom. II, ch. II, § 2, pag. 275 et suiv.*

(3) Consultez, par exemple, l'Émile de M. J.-J. Rousseau, cet auteur qui prétend tout lire dans le livre de la nature; quel système aurez-vous d'assuré en le suivant? Il vous avouera ses perplexités sur l'immortalité de l'âme. Vous le verrez incertain sur la cause et l'origine du monde; ignorer même si ce monde est éternel, ou bien s'il est l'ouvrage d'une intelligence créatrice; si les corps et les esprits sont redevables de leur existence à cet Être suprême (l'Émile ou de l'Éducation, tom. III, pag. 26, 50, 61, 77 et 86). Il y a tant de vide, si peu de consistance, tant de contradictions dans les écrits de ce héros de l'incrédulité, que plus vous les lirez, plus vous vous dégoûterez de voir l'emphase avec laquelle il vous présente ses écrits les plus monstrueux. (Voyez entre autres, *Préservatif pour les fidèles contre les sophismes et les impiétés des incrédules*, où l'on détruit les principales preuves de la religion chrétienne, par Dom Déoris, bénédictin, Paris 1764, in-12; P. M. Valsecchi, *loc. cit.*, lib. I, cap. 2, pag. 50, segg.; lib. II, cap. 16. Append. pag. 238, segg.; lib. III, part. II, passim; Réfutation du nouvel ouvrage de M. J.-J. Rousseau, intitulé: l'Émile ou de l'Éducation, Paris, 1762 et 1765, tom. 3 in-8. Notre deuxième Mémoire sur l'intégrité du texte hébreu. Vol. I, p. 292, suiv. Not.)

Il n'y a aucun fond à faire sur la prétendue conformité des systèmes de nos orgueilleux sophistes avec les lumières de la saine raison. Cette raison dont ils font les plus beaux dogmes, et qu'ils disent suivre avec fidélité, n'est point pour eux.

Toute la nature annonce les œuvres du Tout-Puissant. Les Derham, les Newton, et d'autres, ont répandu les plus grands traits de lumière sur cette importante vérité, le premier dans sa théologie physique et dans sa théologie astronomique, le second dans sa démonstration de l'existence de Dieu, démontrée par les merveilles de la nature. (Voyez Nou-

héros de l'incrédulité sont tous sans consistance. L'un donne à Dieu la qualité de créateur; mais il lui en ravit l'exercice, en tâchant d'établir l'éternité du monde. L'autre nous fait envisager la Divinité comme un Dieu oisif, qui ne prend aucun intérêt aux événements de cet univers. L'autre enfin n'admet de divinité que pour parler le langage ordinaire.

Ce n'est-là qu'une esquisse bien faible des égarements de nos réformateurs du siècle. Leur religion n'est point la religion du vulgaire. Amis du genre humain, ils n'ont rien de plus à cœur que de l'affranchir d'une terreur superstitieuse, et de lui offrir une morale (1) entièrement assortie à leurs systèmes pernicieux.

Si les Collins, les Tyndal, les Chubb, les Dolinbrooke, le Morgan, les Shaftsbury, les Woolston, les Bayle, les Helvétius, les Boullanger, les J.-J. Rousseau, les de Voltaire et une foule d'autres, qui si force d'exalter la raison humaine, anéantissent nos devoirs envers Dieu; si ces prétendus esprits forts eussent été élevés dans ces contrées de l'univers où les lumières de la révélation n'ont jamais pénétré, nous venteraient-ils autant qu'ils le font l'excellence et la force de cette même raison humaine? Placés entre les ténèbres de l'idolâtrie et le flambeau de la révélation divine, ils eussent senti tout ce qu'ils doivent à l'éducation (2); que le vrai et le solide bonheur de

celles de la république des lettres, année 1716, pag. 151 et suiv.; 487 et suiv. *Journal littéraire*, tom. V, pag. 250 et suiv.; tom. VIII, pag. 154 et suiv. *Journal des Savants*, Août, 1724, pag. 209 et suiv. *Joan. Alb. Fabricius, syllogus script. de scrip. relig. Christi*, cap. 7, pag. 287 et seq.). Tout nos dicte nos hommages envers cet Être suprême. L'histoire de la religion nous offre une multitude de faits, d'événements, de preuves de toute espèce, qui nous conduisent par la main à l'existence de la Divinité, l'auteur de tout bien, ainsi que de tout ce qui existe. Interrogez cependant un de ces prétendus sages de nos jours sur ces vérités primitives, la base de toutes les autres vérités. Sous prétexte de retracer aux hommes cette loi immuable et sacrée que la main de l'Éternel a gravée dans le fond de nos cœurs, à quels écarts ne s'abandonne pas le génie du poète en traitant un si grand sujet? M. de Voltaire même de donner à Dieu le titre de créateur de cet univers, et cherche jusque dans la majesté, dans la grandeur du souverain Être, des raisons pour autoriser la superbe indépendance de l'homme. (Voyez *Réflexions phil. et littér. sur le poème de la religion naturelle*, de M. de Voltaire, Paris, 1756, pag. 50 et suiv. 55 et suiv.; *Les erreurs de Voltaire* par M. l'abbé Nonnotte, tom. II, Lyon, 1770, ch. 27, art. I, pag. 251, suiv., et autres.)

(1) Voyez le P. Valsecchi, *loc. cit.*, lib. III, part. I, cap. 10, pag. 110 et 125; part. II, cap. I, segg., pag. 195, segg.; M. l'abbé Bergier, *loc. cit.*, tom. I, ch. 5, § 5, pag. 111 et suiv.; ch. 9, § 5, pag. 227 et suiv.; ch. 11, § 5, pag. 288, suiv., et ailleurs.

(2) Nos déistes, ceut du moins qui en prennent le nom, peuvent-ils se cacher que leur raison a été beaucoup perfectionnée par les idées de religion que l'habitude et l'éducation y ont semées dès l'enfance? (Voyez Locke, *le Christianisme raisonnable*, ch. 14; P. M. Valsecchi de *Predicatori*, *loc. cit.*, lib. II, cap. I, pag. 9, segg.; M. Stackhouse, *le Sens littéral de l'Écriture sainte*, défendu contre les principales objections des anti-scripturaires et des incrédules modernes; trad. de l'anglais. La Haye, 1741, tom. II, ch. 23, pag.

l'homme consiste à soumettre sa raison au joug de la foi; et combien il importe d'être éclairé et conduit dans la science de la religion.

Tel est le vrai et le seul point de vue sous lequel nos philosophes devraient envisager ce de quoi est maintenant capable la raison humaine en matière de religion et de morale. C'est la masse commune du genre humain qu'il faut considérer pour bien apprécier le véritable état de cette importante question touchant le degré réel de nos lumières naturelles, relativement à l'objet qui nous occupe.

Enfants des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge? Heureux, Seigneur, celui que vous instruisez et à qui vous enseignez votre loi. Vous le mettez à couvert des malheurs des jours fâcheux, tandis que l'on creuse une fosse à l'impie (Ps. IV, 5; XCIII, hebr. XCIV, 12, 13).

Élevons nos regards vers ces nations les plus fameuses de l'antiquité. Voyons à quoi l'étude de la morale et de la religion conduisit ces peuples conquérants, et qu'une haute sagesse rendit maîtres du monde. N'oublions pas non plus une nation à laquelle on ne cesse de nous renvoyer pour son code législatif.

Qu'ont été par rapport au véritable culte le seul digne de Dieu et de l'homme, toutes ces nations dont la célébrité est consacrée dans les fastes de l'histoire; sinon des peuples livrés à l'erreur, à la superstition, au vice; des peuples qui se sont égarés et trompés dans les points les plus essentiels tant du dogme que de la morale, respectivement aux vérités naturelles; des peuples enfin qui, comme le dit S. Paul, sont dé-

512, suiv.). Ils se trompent infiniment, s'ils pensent devoir à la nature ce dont ils sont redevables à la révélation. C'est un fait incontestable que la révélation divine est venue au secours de la raison, pour la remettre dans ses voies et pour l'empêcher de s'égarer de plus en plus. Sans ce bienfait salutaire, qu'inspiré le vrai, une fois trouvé, nos philosophes modernes auraient-ils pu, comme le remarque un ingénieux écrivain, donner de la consistance et de la réalisation à la métaphysique? Aurait-ils pu rendre la théologie naturelle aussi touchante, aussi persuasive qu'elle est devenue en notre temps? Sans des principes, ils ont acquis sans peine le génie d'observation et de détail; ils ont tiré une infinité de conséquences qui par leur fécondité et par leur étroite liaison, fortifient ces principes mêmes, et les étendent infiniment. (Voyez M. Deslandes, *Histoire critique de la Philosophie*, Amsterd. 1756, tom. I, préface, pag. 37, suiv.; II P. M. Tom. Vincenzo *Moniglia dei Predicatori, Dissertazione contra i materialisti, ed altri increduli*, Padova 1750, tom. I, préface, pag. 20, segg.)

Dieu nous a fait naître dans le sein de la foi; il nous a éclairés de ses vives lumières; et nous serions assez ingrats que de méconnaître les fruits que nous retirons de ce précieux héritage dont nous jouissons par un effet spécial de la divine Providence! — Rendons au Dieu de vérité des actions de grâces continuelles à cause de la grâce divine qui nous a été donnée par Jésus-Christ; parce qu'en lui nous avons été enrichis de toutes sortes de biens, de tous les dons de la parole et de la science (S. Paul aux Corinthiens, I, 4, 5).

venus insensés en s'attribuant le nom de sages (Aux Rom. I, 22).

Pourquoi les Grecs et les Romains ne furent-ils jamais aussi corrompus qu'aux siècles de leurs plus célèbres philosophes? C'est que, tout éclairé que fut la Grèce aux temps de Timée de Locres, de Socrate, de Platon et d'Aristote; quelque beaux que fussent les préceptes de ces moralistes; quoique Rome eût des Cicéron, des Épictète, des Antonin, des Marc-Aurèle et quantité de grands hommes capables de donner d'excellentes instructions; ni les uns, ni les autres n'eurent assez d'autorité pour réformer les mœurs. Leurs leçons manquaient d'ailleurs d'une sanction propre à les faire recevoir. Quand même ils l'eussent eue, cette autorité, ils n'auraient jamais pu venir à bout d'une telle réforme. Flotant eux-mêmes dans le doute, dans l'incertitude; ignorant les doctrines absolument nécessaires pour l'exécution d'un si grand dessein, il était impossible qu'ils formassent jamais un système complet de morale et de religion, capable de persuader les hommes (4).

Concluez de là que les instructions des philosophes et des sages du paganisme ne durent avoir que peu de succès, et que la raison et la philosophie furent insuffisantes pour tirer les hommes de l'état de corruption où ils étaient tombés.

La véritable religion fondée sur une révélation divine apprend seule à l'homme quel est le vrai Dieu et quel est le culte que l'homme lui doit. Hé ! qu'ont pu produire une religion toute profane, qui n'allait point au cœur, comme le remarque S. Augustin dans son excellent ouvrage de la Cité de Dieu ?

Il n'y a qu'une morale dictée par la Divinité qui puisse opérer la réforme des mœurs. L'autorité d'un Dieu qui a parlé, qui a tout dit, est la seule propre à faire de fortes impressions sur le cœur humain, à dissiper tous les doutes, à calmer toutes les inquiétudes. Il n'y a qu'une telle morale qui soit capable de donner du poids aux préceptes religieux, d'inspirer enfin des motifs pour nous porter efficacement à la vertu.

Toute religion qui n'est que d'institution humaine sera toujours infructueuse pour les hommes : elle ne pourra former qu'un système très-incomplet de législation civile et religieuse.

Du moment que les Grecs et les Romains s'adonnèrent à une philosophie sectaire, et qu'ils voulurent disputer sur toutes sortes de matières; que d'opinions, que de systèmes, tous étranges, ne vit-on pas naître parmi eux? Moins sages, moins raisonnables que bien d'autres peuples qu'ils traitaient mal à propos

(4) Voyez M. Leland, *Nouvelle démonstration évangélique, où l'on prouve l'utilité et la nécessité de la révélation chrétienne par l'état de la religion dans le paganisme, relativement à la connaissance et au culte d'un seul vrai Dieu, à une règle de moralité et à un état de récompenses et de peines futures*. trad. de l'anglais, etc. Paris 1763, tom. III, part. II, ch. 5, pag. 161, suiv., et autres.

de barbares, ils donnèrent dans les écarts les plus honteux à la raison humaine.

Tel devait être le sort d'une fausse philosophie chez les peuples qui se piquaient cependant de tant de savoir. Ces nations si polies fussent restées plongées dans d'autres ténèbres d'où elles ne seraient jamais sorties sans cette lumière divine qui daigna les éclairer dans la plénitude de temps.

Qu'on été aussi, et que sont encore de nos jours les peuples de la Chine, relativement aux grandes vérités de la religion? telles que sont l'existence d'un seul vrai Dieu; les perfections et les attributs de cet Être suprême; le gouvernement moral de sa providence; la loi qu'il a donnée aux hommes; tous les principes des devoirs moraux envers la Divinité, le prochain et nous-mêmes, les récompenses et les châtimens d'une vie future et tous les autres articles qui en dépendent ou qui y ont du rapport.

Je n'ignore point que l'on a prétendu que le peuple de la Chine a conservé près de deux mille ans la connaissance du véritable Dieu, et l'a honoré d'une manière qui peut servir d'exemple et même d'instruction aux chrétiens (1). Que doit-on conclure de cette assertion démentie par d'excellents écrivains (2)? Les ancêtres des Chinois auront eu cela de commun avec tous les peuples que la barbarie n'avait point entièrement abrutis, qu'ils auront retenu pendant un long espace de temps de précieux restes de la religion des premiers hommes. Mais vous ne prouverez jamais que les Chinois eussent tiré de leur propre fonds tous ces principes religieux, qu'on donne à leur ancienne croyance (5). La tradition des vérités primitives

(1) Mémoires sur l'état présent de la Chine, par le père le Comte, tom. II, Paris 1696, pag. 141; voyez le père du Halde, Description de l'empire de la Chine, tom. III, pag. 15, col. 1, et autres auteurs que nous avons cités dans nos Recherches sur l'époque de l'équitation, part. I, pag. 80, seq. not.

(2) Voyez M. Leland, loc. cit. tom. I, part. I, ch. 2, pag. 87, suiv.; et la note du traducteur, ibid., pag. 88, suiv.; tom. III, part. II, ch. 4, pag. 157, suiv.; Défense de la censure de la faculté de théologie de Paris, du 10 octobre 1700, contre les propositions des livres intitulés: Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, par Louis Elies du Pin. Paris 1701, in-8; Mémoires ou Lettres de M. Bossuet, évêque de Meaux, à M. Brisacier sur l'Écrit de M. Couleau; Œuvres posthumes, tom. III, pag. 625, suiv. J. Laurent, Moslemis, Dissertatio de creatione ex nihilo, Rudolph Cudworthi systemat. intellectual., tom. II, pag. 987; Histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à présent, trad. de l'anglais d'une société de gens de lettres, tom. XIII, pag. 94, suiv.; Le P. Du Halde, loc. cit., col. 2; Thesaurus Epistoliarum Lacrozianarum, tom. III, pag. 195, seqq., et une infinité de brochures qui parurent au commencement de ce siècle au sujet des rites et des cérémonies chinoises.

(3) Voyez Philipp. Complet, Tabula chronolog. monarchiarum sinicae, etc., Paris, 1686, præfat., § 1, Lettre de M. de Leibnitz sur la philosophie chinoise à M. de Remond; Enrolorum ad diversos, tom. II, edit. a Christiano Kortholoto, epist. 18; il P. M. Valocchi, Dei fundamenti della religione, etc., lib. I, cap. 8, pag. 191, seqq., et lib. III, part. 2, cap. 45, pag. 148, seqq.; M. l'abbé Banier, la Mythologie et les Fables capitivées par l'histoire, tom. I, lib. II, ch. 7, pag. 121, suivan-

se serait donc conservée chez eux plus pure qu'on ne la retrouve chez d'autres anciens peuples. Qu'on étudie toutefois ce que les Chinois ont encore de nos jours et même depuis bien des siècles; qu'on examine avec un esprit désintéressé leurs anciens rites, leurs mœurs, leurs usages, leurs coutumes; quel monstrueux assemblage de vérités et de mensonges ne découvre-t-on pas dans les dogmes de cette nation (1)?

Les Chinois et tous les peuples idolâtres sont ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort (Luc, I, 79).

Si quelques peuples modernes ont une croyance moins absurde et plus raisonnable (2) que celle qui régna longtemps dans le monde païen; si même des philosophes de l'antiquité ont dicté et enseigné des maximes conformes à la nature de Dieu et de l'homme, c'est à la véritable religion (5) ou à une ancienne

tes, edit. in-4; Theophil. Sigefrid. Bayrus, Museum sinicum, Commentar. origin. sinic., § 5, pag. 269, seqq., edit. Petropolit., 1750; Le Chou-King, un des livres sacrés des Chinois, revu et corrigé par M. de Guignes, pag. 402 et 403; Histoire universelle, loc. cit., pag. 92, suiv.; Confucius Sinarum Philosophus, sive scientia sinensis latine exposita, etc., declaratio præfationis, part. II, pag. 54, seqq.; Jacob Bruckner, Histor. philosoph., tom. IV, pars altera, pag. 882, seqq., et alii apud J. L. Mosheim, loc. cit., pag. 985.

(1) Voyez M. de Burigny, Théologie païenne, ou sentimens des philosophes et des peuples païens les plus célèbres, sur Dieu, l'âme et sur les devoirs de l'homme, Paris, 1754, tom. I, pag. 21, suiv., 200, suiv., 148, suiv., 177, suiv., 274-307, suiv.; tom. II, pag. 35, suiv., 180, 191, 250, suiv., 256, 277, 281; Thesaurus Epistoliarum Lacrozianus, editus a Joan. Ludov. Whilo, tom. III, pag. 195, seqq., Lipsie, 1742; M. le Baron de Haller, Discours sur l'irréligion, où l'on examine ses principes et ses suites funestes, opposés aux principes et aux heureux effets du christianisme, traduit de l'allemand par M. Seigneux de Corveion, Lausanne, 1760, pag. 65, suivantes.

(2) Voyez Thess. epistol. Locrazian., tom. I, pag. 5, seqq., 24, 38, et tom. III, pag. 5, 10, seqq.; le P. Thomassin, Méthode d'étudier et d'enseigner chrétiennement la philosophie, etc., liv. I, ch. 10, p. 115, etc.; J. Alb. Fabricius, Salutaris lux Evangelii toti orbi prædicationem gratiam exorientis, etc., Hambourg, 1751, cap. 5, 52, 55, seqq., pag. 62, seqq., 550, seqq., 585-785.

(3) Voyez Tobias Plannerus, Systema theologiae gentilis, cap. I, pag. 7, seqq., cap. 5, pag. 155, Adam Ribbeckhovius, Veritas creationis mundi; Opusculum quod ad Hist. et Philolog. sacr. spectat, fasciculi, I, sive tom. I, pag. 257, seqq.; M. de Ramsay, Mythologie ancienne, seconde partie, à la suite de sa nouvelle Cyropédie, etc., en français et en anglais, Londres 1760, pag. 68, 116, suiv.; Principia philosophiques de la religion naturelle et révélée, développés dans un ordre géométrique par le même auteur, en anglais, 2 vol. in-4; Journal britannique, par M. May, mars 1751, tom. IV, pag. 345 et suiv., janvier 1755, tom. X, pag. 186 et suivantes; Thom. Burnet, Archaeologie lib. II, cap. 1, et ejusd. Telluris Sacre lib. I, cap. 4, et lib. II, cap. 7; Hugo Grotius, De Veritate religionis christianæ, lib. I, § 16, M. Seigneux de Corveion, Dissert. sur les oracles des sibylles, à la suite de la Religion chrétienne, trad. de l'anglais de M. Addison, Lausanne 1757, tom. II, pag. 175 et suiv. J. Leland, loc. cit., tom. I, part. I, ch. 2, pag. 86, 98

tradition, que les uns et les autres sont redevenables des vérités qu'ils ont embrassées ou soutenues. Et cette tradition venait originairement d'une révélation divine (1), ainsi que l'ont démontré quantité de bons écrivains, tels que les Vossius, les Pfanner, les Bochart, les Huet, les Kircher, les Thomassin, les Clarke, les Gudworth, les Stanley, les Brucker, les Ramsay, les Purchass, les Sillingfleet, les Leland, les Burnet, les Dickinson, les Shuckford, les Goguet, les Ansaldo et d'autres habiles littérateurs.

Il serait inutile que nous nous arrêtassions sur ce qui tient à la religion des anciens Perses, des Chaldéens, des Assyriens, des Phéniciens, des Chanaéens, des Égyptiens, des Arabes et de plusieurs autres peuples privés des lumières de la révélation. Ces nations altérèrent et corrompirent tôt ou tard (2) la connaissance et le culte d'un seul vrai Dieu, ainsi que d'autres vérités primordiales.

Le Seigneur n'a jamais été sans témoins (3) parmi les hommes: car, malgré les ténèbres de l'idolâtrie, le souvenir des premiers principes religieux ne s'effaça pas entièrement de leur esprit. Ils conservèrent toujours quelque tradition des vérités primitives: et cette tradition, quoique plus ou moins altérée dans la suite par le laps des temps, était comme une lumière qui éclairait dans un lieu obscur (III^e épît. de S. Pier., I, 19). — Elle faisait sentir aux Gentils la nécessité d'une révélation divine. Elle les disposait à recevoir les grandes et les sublimes vérités que le Messie, l'envoyé de Dieu, Dieu lui-même, a daigné nous manifester. « Dieu, qui est l'unique source de la vérité et de la sagesse, et dont la bonté se répand sur les injustes aussi bien que sur les justes, leur envoyait ces rayons de lumières dans le triste état de ténèbres et de corruption où se trouvait alors le genre humain, pour entretenir encore parmi les hommes quelque semence de vérité (4). »

J'ai dit que cette tradition des vérités primitives, de laquelle on trouve des traces si bien marquées dans tous les monuments des peuples, venait originairement et suivantes; P. M. Casto, Innocenti Analdi, Domenico, della necessità e verità della religione naturale e rivelata, Verona 1755, pag. 58, seqq., 62, seqq., 79, seqq., 87, seqq., 91, seqq., 107, seqq., 172, seqq.; Ejusdem de principiorum legis naturalis Traditione, libri III, Mediolani 1742, pag. 5, 15, seqq., 94, 112 et passim.

(1) Voyez Leland, Nouvelle démonstration évangélique, etc., tom. I, part. I, ch. 1, pag. 15 et suiv.; il P. M. Valocchi, loc. cit., lib. II, cap. 1, pag. 4, seqq.; Idée générale de la Rédemption, par l'évêque Williams; Défense de la religion tant naturelle que révélée, etc., trad. de l'anglais de M. Gilbert Burnet. A la Haye, 1758, tom. I, pag. 257-259 et suiv., etc.

(2) Voyez entre autres M. Leland, loc. cit., tom. I, pag. 87-128 et suiv., ch. 5, pag. 156 et suiv.

(3) Voyez Joan. Albert. Fabricius, Detectus argumentorum de veritate religionis christianæ, edit. Hamburgi 1725, cap. 2, pag. 145, seqq.

(4) Samuel Clarke, Traité de l'existence et des attributs de Dieu, des devoirs de la religion naturelle, et de la vérité de la religion chrétienne: traduit de l'anglais, par M. Ricquier, etc. (sine loco) 1736, tom. II, ch. 10, pag. 287, suiv.

nairement d'une révélation divine. D'où il s'ensuit: 1^o Qu'en quelque état (1) que l'on suppose avoir été les premiers hommes livrés à eux seuls, dont dépendant de toutes les facultés nécessaires pour parvenir à la connaissance et au culte d'un seul vrai Dieu, ils ne se formèrent point eux-mêmes un système de religion, mais qu'ils requièrent leurs instructions par la voie d'une tradition qu'ils tenaient originairement du premier chef du genre humain; 2^o que le premier homme créé par la divinité tenait tout de cet être suprême, et que les doctrines qu'il en reçut touchant les vérités morales et dogmatiques passèrent de lui à ses descendants par le canal de la même tradition; 3^o que le polythéisme ne fut point la religion primitive des hommes, ainsi que se le sont imaginé quelques philosophes modernes (2). Ce système fortement combattu, surtout par le docteur Leland (5), est contraire à la raison, répugne à la bonté, à la sagesse et à la providence de Dieu, et ne peut s'allier avec l'histoire que Moïse nous a tracée de la religion des premiers temps. Tous les monuments antiques nous annoncent les premiers germes de cette même religion parmi les hommes des âges de la plus haute antiquité. Que l'on parcoure, en effet, toute l'histoire sacrée et profane, partout on apercevra les plus anciens peuples (4), tels que les Chaldéens, les Égyptiens,

(1) L'idée bizarre de M. Rousseau touchant l'état primitif des hommes, qu'il considère comme errant çà et là dans des forêts et vivant à la manière des bêtes, bizarrerie qu'on trouve dans une foule d'écrits impies de nos jours, a été combattue avec force par plus d'un écrivain, entre autres par notre savant père Valsecchi, Atronis de primæva hominum conditione adversus Rousseau, habita in gymnasio patavino, 5 non. novembris, an 1762. Vind. ejusd. Dei fundamenti della religione, lib. I, cap. 7, pag. 175, et not. b; Discours philosophiques sur l'homme considéré relativement à l'état de nature et à l'état de société, par le P. G. B. (Gerdil Barnabite), Turin, 1769, in-8.

(2) M. Hume, milord Bolingbroke, M. J.-J. Rousseau et autres: le premier soutient cette opinion dans son Histoire naturelle de la religion, le second dans ses Œuvres posthumes, en anglais, vol. 5, in-4, Londres 1750, et le troisième dans son Émile. Voyez Leland, loc. cit., tom. I, part. I, ch. 2, pag. 66, suivantes; Journal britannique par M. May, septembre, etc., 1754, tom. XV, pag. 164, suiv.; Dum Belior, Præservatif pour les faibles contre les systèmes des incrédules, ch. 7, pag. 82, suiv.; M. l'abbé Deforis, Examen du matérialisme, etc., tom. II, second part., ch. I, pag. 5; ch. 2, pag. 45, suiv.

(3) Loc. cit., tom. I, etc., pag. 66, suiv.

(4) Voyez Genèse, XV, 18, XX, 4, 6; XXVI, 10, 11, 28, 29; August. Steuchus Eugubinus, De perenni philosophi, lib. II, cap. 1, et 2, fol. 28, seqq.; lib. III, cap. 1, seqq., fol. vers. 41, seqq.; Edmund. Dickinson, Grecæ prænotiones, cap. 4, not. 5, seqq., cap. 10, pag. 110; Opusculum quod ad hist. et phil. sacræ spectat, fasciculi, I; Th. Hyde, de Religione veterum Persarum, cap. 1, § 9, 10, 51, 55, p. 8, 2, seqq., 80, seqq., 166, seqq., 168, seqq., 385, 402, seqq., edit. Oxonii, 1760; Paul. Ernest Jablonsky, Pantheon Ægyptiorum sive de Diis eorum commentarius, prolegomen., pag. 7, seqq., 12-18, 46-49; et Panthei, part. I, pag. 58-61, 81-85; Campegius Viringa, Observationes sacræ, lib. I, cap. 4; Histoire Univers., traduit, de l'anglais d'une société de gens de lettres.

tions, les Phéniciens, les Arabes, les Perses, les Chinois, les Grecs eux-mêmes, imbus des traditions patriarcales sur l'origine de l'univers et sur d'autres vérités primitives. Mais si le théisme, ou le culte et la connaissance d'un seul vrai Dieu n'a point été la religion des premiers hommes, d'où vient que plus l'on se rapproche des temps du déluge, plus aussi l'on trouve à peu près le même culte rendu à l'Être suprême, et des traditions fondamentales, généralement reçues, dont les vestiges antiques et sacrés désolent si fort l'incrédulité? D'où vient enfin qu'à mesure que nous nous éloignons de ces siècles qui donneront naissance aux grands peuples, aux états, aux royaumes, aux empires, on voit l'idolâtrie s'élever sur les débris du théisme, et le vrai culte comme s'aneantir (1) ou se confondre au milieu des fausses divinités? A ces questions, que répondre, sinon que la religion primitive, dont Dieu seul est l'auteur, fut bien différente de cette idolâtrie grossière qui inonda peu à peu l'univers entier, à l'exception d'un peuple que la divine providence se réservait pour être le dépositaire des oracles qui devaient s'accomplir sur tout le genre humain?

Cessons de suivre un système faux en lui-même. Méprisons également d'autres hypothèses non moins absurdes (2) qu'impies, uniquement inventées pour

introduit, tom. I, pag. 25, 26-27, 52, suiv; et tom. II, p. 427, not., et quelques autres que nous avons cités ci-dessus, col. 442, not. et col. 443, note 1.

(1) Plus le monde païen fut éclairé et fit de progrès dans les arts et dans les sciences, plus l'idolâtrie grossière y régna. Jamais la corruption des mœurs ne fut plus grande que lorsque Jésus-Christ parut sur la terre. Jamais la religion ne fut plus simple et plus pure à plusieurs égards, ou moins corrompue, que dans les temps de la haute antiquité. N'est-ce pas une marque évidente que la religion des premiers âges n'était pas le résultat des réflexions et des découvertes humaines, qu'elle venait au contraire d'une révélation divine, communiquée aux pères du genre humain et transmise à la postérité? (Voyez *Leland, loc. cit., tom. II, part. I, ch. 19, pag. 536, suivantes*.)

(2) Un trop fameux écrivain du siècle, et dont les écrits ne respirent que le fanatisme et l'impiété la plus décidée, recourt à une infinité de révolutions qui désolèrent anciennement l'univers, pour rendre raison de l'origine de cette religion primitive des hommes (*Recherches sur l'origine du despotisme oriental; ouvrage posthume de M. B. I. D. P. E. C. [M. Boullanger ingénieur dans les ponts et chaussées]... Londres 1762, sect. III, suiv, pag. 56-46. Le même, Dissertation sur Élie et Énoch... pag. 16, suiv, et dans son Antiquité dévoilée*). Les impressions naturelles que durent produire dans les hommes ces désastres réitérés une infinité de fois, eurent autres occasions par le déluge, sont, selon ce licencieux auteur, la cause du culte religieux qu'on rendit d'abord à la Divinité. Mais c'est courir après des songes et des chimères. La religion primitive du genre humain et les importantes traditions des peuples n'ont d'autre source que dans une révélation divine, comme on le verra bientôt; nous le prouverons aussi dans la suite de ce discours.

L'erreur, dit un excellent écrivain, est un Protée qui se reproduit sous mille formes différentes, mais qui toujours la même, malgré l'illusion des métamorphoses, ne peut échapper à des regards attentifs et

anfantir la foi de nos pères. Le culte des anciens patriarches a vu tous les autres cultes commencer et

pénétrants. Vils plagiaires et copistes des anciens, dont ils ne font que déguiser les sentiments, les déclamateurs de l'irréligion en imposent, par la différence des termes, à ce peuple d'esprits forts qui suit aveuglément leurs pas (M. de Bougainville, *Discours préliminaire à la tête de sa traduction française de l'Anti-Lucrèce* de M. le cardinal de Polignac. Paris 1750, tom. I, pag. 62).

L'opinion monstrueuse de feu Boullanger sur cette prétendue infinité d'anciennes et effroyables catastrophes imaginaires, n'est au fond qu'une copie de l'hypothèse absurde et inutile des stoïciens, mise dans un nouveau jour (Voyez *Jacobus Thomassinus Exercitationes de exustione mundi stoica*, etc., Lipsiæ, 1716, in-4°, dissert. 4, thes. XVI, pag. 17, seq., et dissert. 10, § 5, pag. 156, etc.; Dan. Heuetius, *Athenænae questiones*, lib. II, cap. 21, pag. 229; Jacob. Bruckerus, *Historia critica philosophiæ*, tom. I, part. III, lib. I, cap. 9, sect. 1, pag. 357; Gudworth, *infra cit.*, tom. I, pag. 143).

Lucrèce (*De rerum natura*, lib. I, vers. 152, seq.; lib. V, vers. 1217, seq.; lib. VI, vers. 49, ad usum Delphici, edit. Paris, 1680) et ses partisans ne reconnaissent pas moins leurs principes profanes dans la cause que l'auteur des Recherches sur l'origine du despotisme oriental assigne des premières institutions religieuses (*loc. cit.*, pag. 65) : « P'rimus in orbe deos fecit timor. » Confer. Rudolph. Cudworthus, *Systema intellectuale hujus universi*, sec. 2, *De veris naturæ rerum originibus*, tom. II, cap. 5, sect. 1, § 51, 54, 57, seq., pag. 789, seq.; Pensées diverses contre le système des matérialistes, à l'occasion d'un écrit intitulé : *Système de la Nature*. Paris, 1771, § 10, pag. 59, suivantes.

La plupart des auteurs qui ont écrit contre la religion, ont adopté la même impiété. *La Contingence sacrée*, ch. 1; *Essai sur les préjugés*, ch. 7, num. 4; *Les trois Imposteurs*, ch. 2, num. 1; *La Philosophie de l'Histoire*, ch. 5; *Dictionnaire philosophique*, art. Religion; et autres athées. (Voyez M. l'abbé Berger, *Examen du matérialisme*, tom. II, part. II, ch. 12, pag. 5, suiv., et pag. 45; Le P. Viret, *Réponse à la Philosophie de l'Histoire*, lettre II, pag. 53, suivantes.)

Système affreux qui détruit la loi de la raison et en étouffe le flambeau. Point de devoirs, s'il n'existe aucune religion émanée de la Divinité. Qui! ces sacrés liens, qui nous unissent essentiellement à l'auteur de tous les êtres, et qui partent d'un sentiment inséparable de notre nature, n'auraient eu pour principe que le hasard, le préjugé ou la crainte? N'insistons point sur l'absurdité d'un système si monstrueux, réfuté pleinement par de savantes plumes. La crainte de la Divinité la suppose nécessairement. S'il y a un Dieu, c'est avec justice qu'on l'en, et cette crainte que tous les peuples en ont eue, d'où peut-elle venir sinon d'un sentiment intime fondé sur la raison? C'est l'instinct de la nature humaine qui la dicte, cette crainte. C'est un germe divin que chaque homme porte caché au fond de son cœur, mais qui a été développé par l'enseignement de la Divinité elle-même.

Sont-ce donc là des découvertes dignes de Boullanger et de son école, et éclairées que M. Boullanger dit (*loc. cit.*, sect. II, pag. 50) faire la gloire de notre siècle, et dont il cherche malheureusement à suivre l'esprit? A entendre cet auteur irréligieux, on dirait que tout ce qu'il a écrit, au sujet de ces anciennes révolutions et des suites qu'elles ont eues pour le genre humain, n'est que le résultat d'un grand nombre d'observations sur les monuments naturels qui restent partout de ces anciens maîtres gravés encore par toute la terre en caractères ineffaçables. (*Idem, loc. cit.*, p. 2.) M. de Maillet avait déjà avancé ces chimères dans son *Traité ou Entretien d'un*

disparatte. La véritable religion est une : elle date de la même époque que la naissance de l'univers : elle

philosophe indien avec un missionnaire français, sur la diminution de la mer, la formation de la terre, l'origine de l'homme, etc., Bâle, 1749, préface, pag. 21, suiv. Journées 3, pag. 263, suivantes; ouvrage qui n'est qu'un tissu d'idées bizarres et impies. Voyez encore autres M. l'abbé le François, *Preuves de la religion de Jésus-Christ contre les spinosistes et les Déistes*, tom. I, part. II, ch. I, art. 2, pag. 536, suivantes; *La Religion vengée*, ou Réfutation des auteurs impies, par une société de gens de lettres, tom. XVIII, lettre XV, suivantes, pag. 272, suivantes; tom. XVIII, lettre II et III, pag. 1, suivantes.

A l'aide de cette futile hypothèse, M. Boullanger entreprend de résoudre facilement une foule d'énigmes et de problèmes. « Leur solution, dit-il (*Ibid.*, sect. IV, pag. 42), offrira de nouvelles sciences au monde et dévoilera à nos yeux surpris une antiquité toute nouvelle. Mais une seule de ces révolutions ou de ces déluges, tels qu'on les suppose, eût détruit tout le genre humain pour toujours. Le déluge de Noé régnerait même à l'ordre de la nature; on n'en peut expliquer la cause et les suites, sans recourir à un Dieu et à sa providence. En admettant ce même déluge, comme nous le verrons bientôt, M. Boullanger se met des entraves desquelles il ne peut se délivrer; il doit nécessairement recourir à la révélation.

A qui bon se perdre dans des chimères physiques? L'auteur ne confesse-t-il pas (*Ibid.*, sect. III, pag. 40) que ces temps qui ont été témoins de tant de désordres sont si obscurs, qu'ils sont pour lui comme s'ils n'eussent jamais existé? Pourquoi s'étourdir sur un fait qui explique, qui développe tout? Pourquoi ne point avouer que ces restes d'anciennes désastres ne sont autres que ceux du déluge universel, qu'il reconnaît lui-même et qui est, quoi qu'il en dise (*loc. cit.*, pag. 38), si bien spécifiés dans les annales du peuple hebreu, restes frappants de la colère d'un Dieu irrité contre les iniquités des hommes? (Voyez la *Dissertation sur le déluge; La Religion révélée et la naturelle* [par M. l'abbé Malcolville] tom. V, dissert. 19, pag. 102-257; M. l'abbé Gauchat, *Lettres critiques, ou Analyse et Réfutation de divers écrits modernes contre la religion*, tom. XV, lettre CII, pag. 102, suiv., et lettre CLII, pag. 154, suivantes; *La Religion vengée*, tom. XVII, lettre XXIII, pag. 542, suivantes; *Histoire universelle* traduite de l'anglais, d'une société de gens de lettres, tom. I, sect. VI, pag. 153, suivantes.)

Cependant, le croirait-on? cette bizarre hypothèse, aussi absurde qu'impie, qui détruit toute religion, en démontre la nécessité, et nous mène à l'existence d'une révélation divine. M. Boullanger nous dit (*Ibid.*, sect. IV, pag. 44) que si le genre humain se trouvait aujourd'hui dans un état semblable à celui dont furent témoins les hommes qui échappèrent aux ravages du déluge; et si ne faudrait pas beaucoup de philosophie et de métaphysique pour le deviner. Il croirait être à la fin du monde; il s'imaginerait être au jour de la justice et de la vengeance; il s'attendrait à chaque instant à voir le juge suprême venir demander compte à l'univers, et prononcer ces redoutables arrêts que les méchants ont toujours craints et que les justes ont toujours attendus. Tels sont, poursuit-il, les sentiments dont on serait alors saisi et occupé. Ces dogmes sacrés de la fin du monde, du jugement dernier, du grand juge et de la vie future se retraceraient avec force à notre esprit, et affecteraient profondément et généralement tous les habitants et toutes les nations de la terre. Ces mêmes dogmes affecteraient un jour nos neveux, s'ils se trouvaient dans ces fatales circonstances; ce sont eux, qui ont affecté pareillement nos pères, quand ils ont vu cesser la primitive harmonie de l'univers. »

subsistera jusqu'à la consommation des siècles. Dieu s'est révélé aux hommes, et cette révélation est aussi

Pour connaître la tradition qui nous est parvenue de ces dogmes primitifs, M. Boullanger part, en conséquence, du déluge, qu'il considère comme la véritable époque de l'histoire des nations. « Ce fait incompréhensible, dit-il ailleurs (Voyez *l'Antiquité justifiée, ou Réfutation d'un livre du même auteur qui a pour titre : L'antiquité dévoilée par ses usages*, Amsterdam, et se trouve à Paris, etc., 1766, ch. I, pag. 5, 4), que le peuple ne croit que par habitude, et que les gens d'esprit nient aussi par habitude, est ce que l'on peut imaginer de plus notoire et de plus incontestable. Oui, le physicien le croirait, quand les traditions des hommes n'en auraient jamais parlé; et un homme de bon sens qui n'aurait étudié que les traditions, le croirait encore. Il faudrait être le plus borné, le plus opiniâtre des humains pour en douter, dès que l'on considère les témoignages rapprochés de la physique et de l'histoire, et le cri universel du genre humain. »

Ce témoignage est frappant dans un homme aussi décidément incrédule que feu M. Boullanger. Que M. de Voltaire (*Nouveaux Mélanges philosophiques, Historico-Critiques, etc., etc., etc.*, 1770, 13^e part., pag. 100, suiv. et ailleurs), ce philosophe qui abuse de tout, qui profane tout, qui nie les vérités les plus évidentes, vienne s'inscrire en faux contre le fait du déluge, gravé dans tous les monuments de la nature, cela n'étonne point dans un écrivain à paradoxes, toujours indépassable en raisonnements filibertins et impies. Mais du moins qu'il ne nous cite point les fastes des anciens peuples, comme si le déluge leur eût été entièrement inconnu. Il est prouvé que cet écrivain affecte de corrompre tout ce que l'histoire nous apprend de la religion des peuples de l'antiquité. Quoi qu'en dise M. de Voltaire (*Philosophie de l'Histoire*, ch. 18, pag. 401, édit. d'Amsterdam, 1765), d'après quelques faux sages du siècle, et entre autres l'auteur du *Traité de l'Éloquence*, 2^e journée, pag. 106, les Chinois avaient, eux-mêmes, dans leurs annales, que leur pays n'a point été préservé de ce fléau. (Voyez *l'Essai sur les hydrographes des Égyptiens*, tom. II, page 508; le *Chou-King*, un des livres sacrés des Chinois, qui renferme les fondements de leur ancienne histoire, les principes de leur gouvernement et de leur morale, ouvrage recueilli par Confucius, traduit par le P. Gaubil, missionnaire à la Chine, revu et corrigé sur le texte chinois, etc., par M. de Guignes, *Histoire Universelle*, trad. de l'anglais, tom. I, loc. cit., pag. 139.)

Il me serait facile de citer d'autres autorités contre le même auteur, pour lui prouver d'une manière incontestable que les autres peuples ont parlé d'un déluge universel. Contentons-nous de le renvoyer à ce qui en rapporte Eusèbe dans sa Préparation Évangélique, lib. X, cap. 11, pag. 414, seq., et lib. XII, cap. 13, pag. 587, édit. Coloniens, 1688. (Voyez aussi Lucienus Samosatensis, *De Syria Dea*, oper. tom. II, édit. Amsterdam, 1745, pag. 458, seq.; Plutarcius, *de solertia animalium*, oper. tom. II, Lutet. Paris, 1624, pag. 493; Edm. Dickinson, *Græci Phœnicæ*, in append., pag. 170, seq., opuscul. que ad histor. et philolog. spectant, tom. I, sive fascicul. 1; Joan. Nicolai, *Notæ in Caroli Sigonii lib. de Repub. Hebr.*, cap. 1; *Antiquit. Sacr. Theaur.* Blas. Ugolini, vol. IV, col. 141.)

Revenons à M. Boullanger; c'est un déluge, à ce point d'appui inébranlable, qu'il a renvoyé l'unité de la tradition sur les grandes vérités fondamentales, qui firent la première religion des hommes.

Ne laissons point échapper ces deux sortes d'aveux. C'est un hommage que feu M. Boullanger a rendu malgré lui à la révélation divine, qu'il voulait au-

ancienne que le monde même. Voilà l'unique point fixe auquel on doit nécessairement s'arrêter pour ne

tir. C'est à mes yeux une victoire pour elle, un pré-lude, un gage du triomphe qu'elle a obtenu dans tous les temps contre les vaines attaques de l'impie.

Je sens que, pour en imposer, l'auteur en parlant de ces dogmes dit : qu'on trouvera peut-être ces idées ou trop simples ou trop composées pour les temps où je viens de me transporter. On voudrait, sans doute, que je pénétrasse dans l'esprit humain, pour y chercher comment ces idées ont pu naître une première fois : c'est un travail que je laisse à d'autres ; ils peuvent philosopher tout à leur aise sur les opinions de ces instants de terreur, qui ne sont point ceux de la philosophie. Il me suffit ici de savoir que ce sont ces dogmes qui ont vivement agi sur l'esprit et sur le cœur des hommes, dans toutes les situations extrêmes de la nature. » (*Idem, Recherches sur l'origine du despot. orient., sect. IV, pag. 44, suiv.*)

Non, quelques détours que prenne M. Boulanger, il ne peut se déguiser l'origine divine de ces importantes vérités. Que lui sert-il de vouloir affaiblir et détruire ces principes religieux ; de dire aussi « que c'est une idolâtrie de regarder toute législation comme immédiatement émanée de Dieu même », et dictée à ses ministres par le ciel (*Ibid., sect. XX, pag. 246*) ? Ne convient-il pas (*Idem, loc. cit., pag. 55*) qu'il n'y a point de fausses opinions, point de préjugés, point de traditions ridicules, ou d'usages corrompus, qui aient eu dans leur origine quelque excellente vérité pour base, et souvent même quelques principes qui honorent à l'humanité : d'où il arrive que l'historique de ces erreurs en devient la meilleure preuve ?

M. Boulanger reverse donc d'un main l'édifice qu'il tente d'élever de l'autre. Il est forcé de reconnaître une religion primitive qui n'a que Dieu pour auteur, et « dont les principaux motifs furent une reconnaissance infinie envers l'Être suprême qui les avait savés, et le désir d'en instruire toutes les races futures » (*Ibid., sect. VI, pag. 54*). C'est une religion dont « toutes les institutions, dit-il encore (*pag. 74*), et les dogmes qui en sont les principes, furent raisonnables et sages, et si propres par eux-mêmes à faire le bonheur des sociétés en y maintenant l'ordre et la police d'où ce bonheur dépend. » En un mot, ce sont des dogmes sacrés et respectables en eux-mêmes (*Idem, sect. VII, pag. 94*).

Que ruse-t-il de pareils vœux, sinon que ces précieuses vérités, dont s'occupèrent d'abord les hommes qui furent comme témoins des grands désastres du déluge, sont des vérités fondées, constantes et émanées de la divinité, quelque altérées et corrompues qu'on les trouve dans les monuments religieux des peuples et du monde païen ?

M. Boulanger a cru nous dépayser en nous renvoyant à une succession infinie de désastres qui ont affligé le monde et ont produit toujours une infinité de fois les mêmes impressions sur l'esprit du genre humain. Mais un homme qui sent les choses ne s'en laissera point imposer par des chimères extravagantes, par des subtilités obscures et frivoles, dont un sage païen a reconnu même la fautille. Voyez ce qu'on en trouve dans Eschène (*loc. cit., lib. XII, cap. 15, pag. 587*) d'après Platon. Un homme, dit-il, qui cherche le vrai, ne prendra point aisément le change à un langage si extraordinaire. Ces voix d'uniformité de la nature impliquent contradiction ; et en les admettant, M. Boulanger n'a peut-être pas prévu qu'il veut faire recevoir des miracles bien plus incompréhensibles que ceux que nous enseignent la révélation. En effet, comme l'observe le savant auteur de *l'Antiquité justifiée* (*Ch. 2, pag. 57, suiv.*), est-il concevable qu'à chaque révolution, le hasard ou la nature ait épargné naturellement un petit nombre

pas s'égare. C'est à cette source qu'il faut ramener l'origine des vérités répandues dans l'enseignement

d'hommes ? Croira-t-on jamais que, dans tous les temps, l'effroi de ces tristes témoins des malheurs de la terre ait produit constamment les mêmes phénomènes, et que, de toute éternité, la crainte ait tourné qu'à chaque désastre un peu considérable cette crainte imprimée dans les cœurs une loi simple et pure ? Il faudra donc croire aussi que cette foi si sainte a ces fables ont été les mêmes en tous lieux, non seulement pour le fond des dogmes et de la tradition, mais encore pour la plupart des détails et des circonstances. Que d'absurdités ! Ces phénomènes surprenants ont paru néanmoins tout à fait de la dernière évidence à l'auteur des *Recherches sur le despotisme oriental* et de *l'Antiquité dévoilée* par ses usages. Mais, si cette prétendue infinité de révolutions ont toujours donné le même résultat ; si les mêmes idées religieuses se sont développées nécessairement et de toute éternité, soit qu'on en trouve seulement la source intrinsèque dans les esprits des hommes, soit que l'on joigne à leur penchant intrinsèque la nécessité des circonstances dont ils sont environnés dans une ou dans l'autre supposition ; ainsi que le remarque encore le savant et religieux anonyme (*loc. cit., pag. 39*), n'est-ce pas toujours dire, à peu près, que la religion révélée, en quelque sorte éternelle et nécessaire, embrasse forcément tout le passé et tout l'avenir ?

C'est ainsi qu'en dépouillant l'hypothèse absurde de feu M. Boulanger des dehors trompeurs qui la déguisent aux yeux du vulgaire, la vérité se fait jour à travers les nuages dont il tâche de l'obscurcir. Intimidé et effrayé de ces dogmes sacrés qui ont fait dans tous les temps l'espérance et la consolation des hommes, il s'efforce en vain de nous en représenter la croyance sous des images les plus hideuses, et la religion sainte, qui en est une dépendance, comme une véritable persécution, comme un joug affreux qui a mis des entraves au genre humain. Par une malice consommée, il confond les doctrines insensées des nations idolâtres, ainsi que les abus que les hommes ont faits de ces dogmes, avec les saintes institutions qui en sont une suite nécessaire. Pour ébranler les monuments de la révélation, il bouleverse les annales des peuples et les travestit toutes à sa façon. Il ne doute même de rien ; tout est pour lui certitude et évidence. Par exemple, à combien d'absurdités ne doit-on pas s'attendre de la part d'un écrivain qui nous dit d'un ton grave et sérieux « que les premiers pages sont aussi fabuleux que les premiers rois de l'Égypte et de la Chine » (*Recherches sur l'orig. du despot. orient., sect. XV, pag. 208*). Il abuse même perpétuellement des étymologies et des mots qu'elles expriment, pour détruire les idées qu'on y a attachés de tout temps ; il en contourne et en reverse les vraies pour les faire replier à ses chimères. C'est principalement contre les fastes du peuple hébreu, contre nos oracles sacrés, qu'il vomit ses blasphèmes. Enfin à vouloir montrer que la religion chrétienne, si intimement liée avec la religion primitive, n'est qu'une chimère qui doit uniquement sa naissance au fanatisme, à une terreur panique (*Idem, loc. cit., sect. XV, pag. cit., etc.*), à laquelle Jésus-Christ trouva l'univers livré, et qu'il entreprit par ses prédications.

Remettons à ce grand juge, cet Homme-Dieu, notre divin Sauveur, que feu M. Boulanger a eu la témérité audace d'attaquer si impudemment, la vengeance de tant d'impies qu'il a accumulés dans ses écrits libertins contre l'Œuvre du Dieu vivant. Ne nous engageons point dans tous les détours, dans toutes les suppositions absurdes et gratuites dont il cherche à

des peuples. Les hommes n'auraient jamais eu qu'une seule religion, s'ils n'eussent point altéré l'ancienne croyance émanée de Dieu. Mais ils voulurent concilier

s'envelopper pour fuir le vrai point de la question. On découvre dans ses ouvrages de ténébreux plus d'âmes, je vous dire, plus de sophismes pernicieux, plus de conséquences idéologiques qu'un critique ne saurait en relever. Mais en rapprochant cet écrivain de lui-même, et en le suivant dans ses principes, il est aisé de montrer combien ils heurtent de front les déductions qu'il en tire ; aussi est-ce par cet endroit qu'on peut le battre avec force et faire sentir tout le faibles de son système bizarre et révoltant. Du reste, quelque hypothèse qu'il embrasse, soit qu'il considère le monde comme éternel, ainsi qu'il paraît le supposer (car on lui attribue un ouvrage qui a pour titre, *L'éternité du monde*, libelle qui respire les mêmes impies que les précédents du même écrivain), soit qu'on se fixe avec lui à la grande époque du déluge, cette religion primitive ne peut assurément venir que de Dieu, sous quelque point qu'on envisage le caractère des hommes de ces temps antiques. Ainsi l'auteur de l'Origine du despotisme oriental fouille inutilement dans les histoires et dans la mythologie des peuples pour trouver une source ridicule et tout humaine aux dogmes sacrés qui constituent essentiellement cette religion. Sans une révélation divine, l'homme n'a jamais pu se former naturellement l'idée d'un rédempteur, d'un Messie même, toutefois, dont tous les peuples ont conservé constamment la tradition, lorsqu'ils l'ont partiellement défigurée, mais qu'on ne trouve pure et intégrée que dans les livres de Moïse et des écrivains sacrés.

C'est l'annonce de ce grand juge qui inquiète nos incrédules : elle agit tellement M. Boulanger que son front et son cœur se font à lui paraître la seule secte honnête et utile. Cette annonce que Dieu seul peut avoir manifestée aux hommes, doit effrayer les impies, parce que tous les caractères du Messie se rassemblent de siècle en siècle sur cette tête sacrée, et comme privilégiée, cet Homme-bien qui a eu part dans la plénitude des temps.

Arrêtons-nous ici : les apologistes de la religion chrétienne, anciens et modernes, ont répondu pieusement à toutes les vaines clameurs de l'impie. Nous ne pouvons trop recommander la lecture de la brochure dont nous avons fait usage dans cette note ; et dans laquelle le savant et religieux anonyme a été victorieusement, en quatre chapitres, *L'Antiquité dévoilée par ses usages*, de feu M. Boulanger. Il y combat cet écrivain profane par les principes qu'on lui voit répéter dans ses *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*. Le premier chapitre n'est qu'un extrait des aveux de l'auteur libertin, entremêlés de courtes réflexions qui appuient fortement la vérité du déluge et de l'ancienne tradition. Dans le second il examine les conséquences qui résultent des vérités qu'accorde M. Boulanger à ce qu'il dit être le vrai point de la question ; d'où il suit que cet écrivain a démontré en rigueur les dogmes qu'il a voulu attaquer. Dans le troisième chapitre, l'auteur compare la religion des juifs et des chrétiens à celle des philosophes et des nations qui, selon M. Boulanger, ont puisé leurs erreurs dans la même source. Ce contraste est si frappant : il nous remet devant les yeux la grandeur et l'utilité du christianisme, la nécessité de le protéger et de le défendre, le bien qu'il a fait aux hommes et la différence qu'il y a entre la religion enseignée par Moïse et par Jésus-Christ, et celle des idolâtres et des philosophes. Dans le quatrième enfin il examine nous ont fait et celui qu'ils peuvent encore nous faire. Cette excellente brochure en petit format in-12 douze.

S. S. XXVII.

le dérèglement de leur cœur avec les préceptes de la Divinité ; et ils portèrent leur désordre jusque dans la religion même. Chaque peuple se fit bientôt des dieux à sa façon, et selon ses penchants. Telle est la véritable origine de l'idolâtrie, qu'on peut appeler avec un savant écrivain de nos jours l'intolérance des passions. Le genre humain n'a point passé d'abord de l'erreur à la vérité, il ne s'est corrompu que peu à peu : il est ainsi tombé dans l'erreur. C'est donc une souveraine intelligence créatrice qui fit connaître elle-même aux premiers hommes, par une toute autre voie que celle du raisonnement, ces vérités fondamentales éparées dans les monuments des nations. L'athéisme a été par conséquent la base de la religion primitive des hommes (1).

Lorsqu'on s'égare des premiers pas, on ne peut rencontrer que des erreurs. Mais la loi, la vertu et la bonne philosophie s'accordent parfaitement ensemble. La raison découvre la nécessité et l'existence d'une révélation, et la révélation développe à la raison plusieurs vérités sublimes, où elle n'aurait pu atteindre d'elle-même. C'est cette raison qui, par des principes d'une évidence parfaite, nous fournit des preuves invincibles de la sainteté, de la divinité de la religion que l'incrédule voudrait anéantir. C'est cette même raison qui nous convainc des bienfaits que la religion chrétienne a faits à tous les hommes.

L'impie, qui ressuscite les anciens systèmes des philosophes du paganisme, des Celse, des Porphyre,

(1) M. l'abbé Plaque, *Mémoire pour servir à l'histoire de l'égarment de l'esprit humain par rapport à la religion chrétienne*, ou *Dictionnaire des hérésies*, etc., Paris 1762, tom. I, discours prélim., pag. 17-50. Le P. Le Bailleur, *La Religion révélée, défendue*, etc., tom. II, ch. 4, pag. 85, suiv., et ch. 5, pag. 126, suiv. D. Delors, *Préservatif contre les incrédules*, ch. 7, pag. 82, suivantes.

Les anciens apologistes de la religion chrétienne insistaient fortement sur cette vérité ; et, par la nouveauté du paganisme, ils montraient le ridicule de l'idolâtrie. Voyez, entre autres Laclance, *Divinarum institutionum lib. I, de falsa religione*, cap. 9, seqq., pag. 56, seqq.; lib. IV, *de vera sapientia et religione*, cap. 1, pag. 272, seq. et alibi passim. *Ephraïm d'Antioche*, cap. 24, pag. 24, seqq., *Opér. édité*, Lat., Paris 1748, tom. I et II. Eusebius, *Préparat. évangél.*, lib. II, cap. 1, seqq., pag. 45, seqq.

Les philosophes les plus sensés du paganisme avouèrent de bonne foi que les dieux avaient été originellement des hommes. Mais ils prétendaient que ces hommes avaient justement mérité d'être déifiés pour les connaissances sublimes dont ils avaient fait part au genre humain. Événement le Messénien fut celui qui autorisa le plus ce système. Il composa une histoire des dieux, qu'il prétendait avoir recueillie dans le cours de ses voyages, et tirée des plus anciens monuments qui subsistaient encore dans les temples qu'il avait visités. M. Goguel, *Dissertation sur la Sanchoniaton*, à la suite de son premier vol. de *l'Origine des lois*, etc., pag. 568, suiv., édit. in 4°. Voyez encore M. Fourmont l'aîné, *Dissertation sur l'origine d'Éhémère*, intitulé, *1728 Acazpa*, *Mémoire de littérature ou l'accadant rapporté des Inscriptions*, tom. XV, pag. 267, 285, suivantes, édit. in 4°, de Paris. Eusebius, *loc. cit.*, cap. 2, pag. 59. J. Laurent Mosheimus, *Notæ in Rudolphi Cœdworthii system. Intellect.*, tom. 1, cap. 4, § 52, p. g. 266.

(Quatorze.)

des Julien et de tant d'autres ennemis de la foi, est confondue depuis longtemps. De quel front ose-t-elle noircir, injurier et outrager une religion dont les lois et la morale ont civilisé, rendu sages et vertueux une multitude innombrable de peuples? Oui, c'est cette même impiété qui est responsable des maux qui ont affligé de tout temps le genre humain. Au cri des impies, de ces grands maîtres de l'erreur, de ces faux philosophes, de ces faux amis de l'humanité, de ces prétendus sages, sans principes, sans foi et peut-être sans mœurs, on a vu se ranimer le monstre de la superstition, qu'on n'a jamais pu entièrement éteindre, parce que les hommes méchants abusent de tout ce qu'il y a de plus sacré. C'est ce monstre qui dans tous les âges a toujours reparu avec l'athéisme, et qui a toujours marché à côté de la LIBERTÉ DE PENSER, de cette irréligion, dont les suites ont produit (1), pour le malheur des hommes, tant de sectes absurdes et barbares, tant de crimes, tant d'abominations desquelles il ne reste qu'un affreux souvenir. Probablement elles ne reviendront plus, ces abominations, à moins que les excès de l'impie dont la plume distille le fiel le plus amer, ne réveillent un jour les fureurs du fanatisme. La religion sainte proscriit tous ces affreux désordres que les impies lui reprochent injustement pour colorer leurs iniquités. Elle a rendu les hommes humains, elle a raffermi la raison chancelante, elle a embellie la morale, elle s'est faite un invincible appui de la saine politique et de la bonne philosophie.

N'accusons que les vices, la fausse littérature, la fureur systématique et la noirceur des projets (2) de l'impie, de tous les maux qui ont acablé le genre humain, ainsi que des malheurs qui nous menacent; et non cette religion sacrée, qui a fait tant de biens aux hommes (3). Et l'on voudrait, s'il était possible,

(1) Plus d'un écrivain a observé que tout peuple ignorant dans les vérités de la religion serait un peuple stupide, sauvage, barbare, indomptable, méchant et malheureux. Telle est l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Le grand secret des incrédules pour rendre la religion odieuse est de lui prêter leurs erreurs et leurs absurdités. Voyez *Examen du matérialisme* par M. l'abbé Bergier, tom. I, chap. 15, § 6, pag. 363; chap. 14, § 9, pag. 408; tom. II, chap. 8, pag. 275, suiv.

(2) Voyez le baron de Haller, *Discours sur l'irréligion*, où l'on examine ses principes et ses suites funestes, etc., traduit de l'allemand, pag. 9, suivantes. *L'Antiquité justifiée*, ch. 4, pag. 169, suivantes; et autres.

(3) Voyez Jo. Alb. Fabricius, *Delectus argumentorum de Veritate relig. christ.*, cap. 54, pag. 643, seq. *L'Antiquité justifiée*, ch. 5, pag. 158, suiv. M. l'abbé Bergier, *Le Déisme réfuté par lui-même*, part. I, p. 265, suiv., part. II, pag. 88, suiv., édit. de Paris, 1765. M. l'abbé Bellet, *Les Droits de la religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*, à Montauban, etc., 1764, tom. I, discours 1, pag. 2, suiv. Le R. P. Tournon, *Parallèle de l'incrédulité et du vrai fidèle*, ou l'impie en contraste avec le juste pendant la vie et à la mort, in-12. Leland, *Démonstration évangélique*, tom. IV, part. III, ch. 10, pag. 352-344; et ci-dessus, col. 402 et suiv.

l'ancêtre, cette religion! Enfants ingrats, soyez à jamais détestés du reste des mortels.

Philosophes sublimes, écrivains universels, précepteurs du genre humain, à la raison a des droits sacrés et inviolables; mais elle a aussi des limites qu'elle ne peut franchir. Cette raison même (1), dont vous paraissez si jaloux, condamne les excès monstrueux des systèmes que vous enfantez. Vous voulez vous élever contre les illusions des préjugés, contre les écarts de la superstition; et vous leçons ne nous présentent qu'un assemblage bizarre d'opinions absurdes, qui n'ont d'autre mérite que le ton dont vous les proposez. Mais n'attaquez que la superstition (2), ce monstre digne de tous les anathèmes. Cessez de la confondre avec cette religion sainte à laquelle l'univers entier est redevable de tant de bienfaits. Cessez d'attaquer une religion que vous ne connaissez point (3), et que vous respecteriez si vous aviez le bonheur d'en sentir les preuves grandes et lumineuses. Cessez aussi de déclamer contre des abus que cette religion proscriit, et qu'elle peut seule arrêter. Vous voulez entièrement refondre le genre humain, repeupler la terre d'une race nouvelle, changer les opinions, la morale et le gouvernement de tous les peuples de l'univers; mais votre projet de réforme est un projet insensé. Sous le dehors trompeur et séduisant d'un style enjoué et poli, vous ne posez que des principes toujours plus monstrueux (4). Ce sont toujours de nouvelles absurdités. Votre philosophie licencieuse ne saurait établir des principes assurés pour le règne de la vertu. Sans la religion, la loi reste sans force et sans armes; tous les liens de la société sans consistance, tous les devoirs sans obligations. Vos ouvrages profanes respirent partout une critique insensée des merveilles du Très-Haut, une indécence outragée et fanatique contre les prodiges du Dieu vivant et véritable. Vous insultez perpétuellement aux œuvres que la Divinité a opérées pour faire éclater sa puissance et sa gloire, pour se faire adorer et reconnaître dans tout l'univers. Vous parlez sans cesse de la loi de nature (5); mais vous en méconnaissiez entièrement

(1) Voyez le *Philosophe moderne*, ou l'incrédulité condamnée au tribunal de sa raison, par M. l'abbé le M. D. G. (le Masson des Granges), Paris, 1765, in-12.

(2) « Nec vero (id enim diligenter intelligi vult) superstitionis tollenda, religio tollitur. Nam et majorem instituta tueri sacris caeremoniis retinendis, sapientissimum est; et esse praesentem aliquam aeternam no naturam, et eam suscipiendam, admirandumque hominum generi, pulcherrimum mundi, ordoque coelestium cogit confiteri. Quamobrem ut religio prope quantum est, iuncta cum cognitione naturae, sit et superstitionis stirpes omnes ejicienda, » Cicero, de *Divinat.*, lib. II, § 72, oper. tom. III, édit. Genève, 1745, pag. 120.

(3) Voyez entre autres le *Traité de la foi des simples*, ch. 24, pag. 540, suiv.

(4) Voyez un livre en anglais sous le titre d'*Opionisme*, ou le *Déisme dévoilé*, Londres, 1749, 2 vol. in-8. Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants de l'Europe, tom. XLII, part. II, pag. 474, suiv. Le baron de Haller, *loc. cit.*, Préface du traducteur, pag. 7, suiv.

(5) Il y a peu de brochures qui renferment plus d'erreurs que le libelle intitulé: *Le Code de la nature*, ou

le caractère, et sous ce beau nom vous n'offrez qu'un tissu d'impies et d'horreurs, en un mot, que des systèmes qui n'ont ni principe, ni accord, ni liaison.

Genus ratione furens, mentemque posta chinarris.
Par une curiosité intempérante et pour vous être trop étudiés à vous précautionner contre les fables, vous préliez même d'éprouver tout, selon le précepte de l'Apôtre, afin de ne retenir que ce qui est bon, vous ne semez cependant que des doutes sur les principes les plus évidents; vous ne parvenez jamais à la science de la vérité, et ne cherchez qu'à faire des plaies mortelles à cette religion sainte qui vous condamne et vous confond. Examinez et pesez vos objections au sanctuaire de la vérité: comparez-les avec les réponses des Justins, martyrs, des Tatien, des Athénagore, des Tertullien, des Cyprien, des Minutius Félix, des Arnobe, des Lactance, des Origène, des Cyrille d'Alexandrie, des Basile et de tant de grands hommes du christianisme. Rappelez-vous difficultés de cette multitude d'excellents ouvrages composés par les modernes sur la religion tant naturelle que révélée. Mais descendez surtout avec le genre humain dans l'abîme de misères où le péché l'a précipité; alors l'économie de la religion se développera à vos regards. Loin de concevoir de l'horreur pour nos dogmes sacrés, vous les aimerez, parce que vous les trouverez conformes à la saine raison. Vous vous convaincrez aussi que *Ce n'a point été en suivant des folles artifices inventés, que les apôtres ont fait connaître la puissance et l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais que c'est après avoir été eux-mêmes les spectateurs de sa majesté* (II Pier. I, 16). C'est lui qui a été établi de Dieu pour être le juge des vivants et des morts. Tous les prophètes lui rendent ce témoignage, que *quiconque croira en lui recevra par son nom la rémission de ses péchés* (Act. X, 42, 43).

Que la grâce toute-puissante du rédempteur d'Israël, du Christ, ce libérateur, l'attente des nations, la consolation des justes de tous les temps, déchire ce funeste et fatal bandeau qui vous tient dans les ténèbres et dans les ombres de la mort; vous reconnaîtrez avec joie les bienfaits de la révélation; vous sentirez qu'elle seule a fixé véritablement tous nos devoirs par rapport à nous-mêmes, à nos semblables, et par rapport à la Divinité. Sans cette révélation divine, la philosophie n'eût jamais fait que des progrès infructueux, et eût laissé les hommes dans l'oubli des vérités les plus intéressantes pour le maintien des lois civiles et religieuses. Sans elle, cette idolâtrie grossière, qui assujettissait anciennement les nations, eût le véritable esprit de ses lois, de tout temps négligé ou méconnu. C'est un ramas de lois bizarres, antérieures, impies. En s'appuyant toute religion, toute loi, le borne sa morale misérable à deux points: tous les biens communs; tous les besoins physiques; érigés en loi de nature. Ses excès sont au delà de toutes les bornes, comme je remarque M. l'abbé Gauchat dans sa préface au XVI^e tome de ses *Lettres critiques*, etc., pag. 5. Voyez la réutation qu'il en donne, *ibid.*, lettre 158, suivantes. *La Religion vengée*, tom. XVII, lettre 11, suiv., pag. 161, suivantes.

enseveli sous ses ruines la connaissance et le vrai culte du Dieu vivant.

Les égarements des hommes, leurs incertitudes, leurs contradictions ne sauraient nous ramener à la première source de l'erreur, si l'on ignore le coupable principe et le progrès encore plus criminel de l'affreux désordre de la nature humaine. Justement maudit de Dieu, et chargé de toute la haine que mérite le crime de son premier père, l'homme porte en lui-même une loi de péché (1), qui lui fait éprouver toute la force de son empire.

*Hinc animi vigor obtusus caligine tetra
Induitur, nec fort divina fulgura lucis
Lumen iners; hinc arbitrium per decia lapsam
Claudicat* (2).

Ce que le monde païen eut de plus éclairé entrevit en quelque façon le principe du désordre qui règne en nous. On y reconnut que dans l'état présent de choses, la nature humaine était véritablement dépravée et corrompue (3); mais la vraie cause (4) de cette dépravation fut toujours une énigme que ni la raison toute seule, ni les lumières de la philosophie ne purent expliquer. On y sentit, de plus, qu'il était impossible de remédier à l'état de corruption des hommes sans un secours surnaturel. C'est l'aveu que font Porphyre et Julien (5), les plus grands ennemis de la religion chrétienne.

Les législateurs et autres fondateurs de religions posèrent aussi des lois admirables pour le culte religieux: les philosophes dissertèrent beaucoup sur les devoirs de l'homme envers Dieu; on ne les vit pas

(1) S. Paul aux Romains, VII, 23.
(2) S. Prosper, *Carmen de Ingratis*, part. III, vers. 584, seq.

(3) Voyez S. Augustinus, *contra Julian. Pelagian.*, lib. IV, cap. 12 et 15, *Oper. tom. X, part. I, col. 612, seq.*; 622, seq., Petr. Daniel. Heuetus, *Almeque questiones de concordia rationis et fidei*, lib. II, cap. 9, édit. Francofurt. et Lips. 1719, pag. 151, seq.

(4) Sans ce mystère [la transmission du péché originel] et le plus incompréhensible de tous, dit un excellent écrivain, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes; le nœud de notre condition prend ses détours et ses plis dans cet abîme; de sorte que l'homme est plus inconcevable sans ce mystère, que ce mystère n'est inconcevable à l'homme... Nulle religion que la nôtre n'a enseigné que nos devoirs par rapport à nous-mêmes, à nos semblables, et par rapport à la Divinité. Sans cette révélation divine, la philosophie n'eût jamais fait que des progrès infructueux, et eût laissé les hommes dans l'oubli des vérités les plus intéressantes pour le maintien des lois civiles et religieuses. Sans elle, cette idolâtrie grossière, qui assujettissait anciennement les nations, eût le véritable esprit de ses lois, de tout temps négligé ou méconnu. C'est un ramas de lois bizarres, antérieures, impies. En s'appuyant toute religion, toute loi, le borne sa morale misérable à deux points: tous les biens communs; tous les besoins physiques; érigés en loi de nature. Ses excès sont au delà de toutes les bornes, comme je remarque M. l'abbé Gauchat dans sa préface au XVI^e tome de ses *Lettres critiques*, etc., pag. 5. Voyez la réutation qu'il en donne, *ibid.*, lettre 158, suivantes. *La Religion vengée*, tom. XVII, lettre 11, suiv., pag. 161, suivantes.